

Dernière chance...

21h40

Rodolphe remarqua tout de suite qu'elle n'avait pas allumé la lumière de l'allée menant au garage, comme elle le faisait d'habitude, lorsqu'il rentrait tard. Elle avait sans doute oublié. Il se gara, sortit de la voiture, puis au moment d'ouvrir la porte d'entrée, constata que celle-ci était verrouillée. Elle s'était peut-être absentée. Il entra, l'obscurité régnait. Il appuya sur l'interrupteur, et la lumière, blanche, crue, violente, se fit. Il aperçut alors la grosse valise dans l'entrée. Perplexe, surpris, il se posait des questions lorsqu'il vit finalement Nathalie, là, sur le canapé, les yeux froids, vides, inhospitaliers.

« - Que se passe-t-il ? Tu vas passer quelques jours chez tes parents ou chez ton amie Marlène ?

- Non, c'est *ta* valise. C'est toi qui part.
- Mais ? Moi ?
- Oui, j'en ai assez de toi. J'en ai assez de cette vie. Tu ne me regardes plus, tu ne me vois plus, j'existe à peine pour toi. Tu rentres tard, seul ton travail et tes amis existent. Tu as sans doute une maîtresse aussi, une femme plus jeune, plus enjouée, qui ne t'enquiquine pas avec les tracasseries du quotidien ! Mes journées sont tristes, fades, monotones, insipides. J'en perds le goût de vivre ! Inutile de continuer à voir les secondes s'égrener sans but. J'étouffe ici, dans mon corps, dans ma tête, sous ce toit. Je veux que tu t'en ailles et que je puisse respirer.
- Mais je t'aime, tu le sais, je t'ai toujours aimée. Je ne veux pas te perdre comme ça, ni que tu imagines qu'il y a une autre femme. Tu es la seule qui compte à mes yeux, toi et notre fille, tu me crois, non ? S'il te plait, par respect pour toutes ces années que nous avons passées ensemble, toutes ces épreuves, tous ces bons et mauvais moments traversés depuis vingt-et-un ans, depuis notre mariage, la naissance de notre fille, les soirées endiablées

entre amis, et puis son départ pour l’Australie, pour tous ces souvenirs, donne-moi une dernière chance, je t’en prie, laisse-moi une journée pour réfléchir et demain soir, je te ferai une proposition. Tu pourras alors décider si tout est fini entre nous ou si nous pouvons encore faire un bout de chemin ensemble.

- D’accord, j’accepte de te laisser une journée, une seule. » répondit-elle sèchement.

La soirée se passa dans un calme glacial, la distance entre eux plus profonde qu’une tranchée. Ils ne se parlèrent pas, mangèrent en silence, sans même échanger un regard, chacun perdu dans ses pensées. Elle se demandait si elle n’avait pas eu tort de lui accorder du temps, il pensait qu’il devait absolument trouver une solution. Ils dormirent côte à côte, mais si loin l’un de l’autre qu’on aurait dit qu’un fantôme s’était glissé entre eux : le spectre de leurs rancœurs et reproches passés, de tous ces non-dits, ces petites bougonneries qu’on rentre en soi et qui finissent par enfler au point de créer un monstre de souffrance et d’incompréhension.

Après une nuit sans rêve, une nuit tourmentée et inconfortable, il se réveilla et commença à s’activer sur son ordinateur. Il passa toute la journée à faire des recherches, un crayon et un carnet à ses côtés, à prendre des notes, à calculer aussi. Elle l’observait de loin, avec un détachement sombre, comme on regarderait des nuages gris qui obscurcissent l’horizon, impuissante, impassible. Rapidement, elle se désintéressa de lui, et partit dans son bureau, à l’étage, afin de lire et d’échapper à la réalité qui semblait lui filer entre les doigts.

Lorsque le repas arriva, il avait dressé la table avec soin, sorti une jolie nappe, mis une bougie, et même récupéré une rose rouge dans le jardin. Ils s’installèrent. Elle ne souriait pas. Il fit beaucoup d’efforts, il sentait que le moindre de ses gestes, de ses mots revêtait une importante capitale, que tout pouvait basculer, et sa vie entière sombrer dans le précipice sans fond au bord duquel il se tenait en équilibre. Il avait fait livrer un repas traiteur, qu’ils mangèrent sans un mot... Elle attendait. Il espérait. Au moment du dessert, il lui demanda de fermer les yeux. Allait-il lui faire un cadeau ? Un énorme bouquet de fleurs, pour rattraper sa pitoyable tentative

d'égayer la table en cueillant une malheureuse rose ? Un bijou de grande valeur pour lui prouver qu'il l'aimait réellement ? Elle ne savait pas si cela lui ferait vraiment plaisir, ni si elle changerait d'avis. Son cerveau s'activait, mais elle soupirait intérieurement. Elle sentait le flux et le reflux de ses pensées telle une vague prête à la submerger. Elle allait se noyer, seule. Et puis soudain, il s'exclama, enjoué :

« C'est bon, tu peux ouvrir les yeux ! »

Le regard baissé vers son assiette, elle découvrit une longue enveloppe, fine, mince, qui contenait peut-être une place pour un concert, un spectacle, un divertissement quelconque. Elle ouvrit et y trouva une grande carte pliée en deux, avec une photo de vignes, une maison en pierres, et un gros arbre, un olivier sans doute. A l'intérieur une phrase : « Bon pour une semaine dans le Sud, une semaine de vacances, avec de nombreuses surprises et découvertes au programme. »

Elle ne dit rien, il ne savait que penser et son excitation retomba comme un soufflé sorti trop tôt du four. Il ne baissa pas les bras malgré tout et poursuivit :

« Je te propose de changer d'air, de prendre des vacances, de quitter un peu ces quatre murs et ce quotidien qui te pèse et de t'ouvrir à un ailleurs différent, au soleil, là où les gens sont accueillants, bons vivants et ont un accent qui chante ! Es-tu partante ? Me laisses-tu cette chance de te faire passer de bons moments, de nous retrouver ?

- Pourquoi pas. » s'entendit-elle répondre un peu trop vite, comme si ses lèvres avaient laissé échapper les mots, trop pressés de prendre une bouffée d'oxygène, de quitter son corps pétri de peines et de douleurs.

Le lendemain, valises à la main, ils commandèrent un taxi qui les conduisit à la gare, puis après un agréable trajet en 1^{er} classe, ils arrivèrent à Carcassonne, une ville de taille moyenne, qui dénotait complètement de leur quotidien parisien : une ville sans métro bondé, sans tous ces passants qui couraient, pressés, stressés, avec si peu de trafic, et des automobilistes qui ne passaient pas leur temps à râler ni à s'invectiver. Ils se rendirent à pied jusqu'à la cité, que Nathalie et Rodolphe

découvrirent au détour d'une rue. Elle s'étalait devant eux dans toute sa splendeur médiévale : des murs fortifiés, des remparts en fait, dont les lices permettaient de faire le tour, une porte d'accès majestueuse, surmontée d'une sculpture représentant la tête de dame Carcas, plusieurs entrées, et au cœur de cette architecture incroyable, hors du temps et de l'espace urbain, le château comtal. Ils avaient l'impression d'avoir fait un saut dans le passé, et n'en revenaient pas.

Là, ils purent flâner dans les rues pavées de la cité historique, bordées de petites boutiques pittoresques offrant des mets locaux, des souvenirs typiques, abritant des galeries d'art ou des magasins d'artisanat régional. Nathalie aimait les magasins mais râla un peu car ses chaussures à talons hauts n'étaient pas vraiment idéales pour marcher sur des pavés bombés. Ensuite, ils trouvèrent un restaurant en plein centre de cette belle cité, sur une placette accueillante et dégustèrent le meilleur cassoulet qu'ils aient jamais goûté. La visite du château comtal, la découverte de son histoire, de son évolution, des différentes reconstructions qui avaient eu lieu au fil du temps les occupèrent jusqu'au soir. Elle ne dîna pas, expliquant que le repas du midi lui restait encore sur l'estomac. Il était confus, incapable de savoir si elle avait apprécié la journée ou non. Il décida néanmoins de rester positif et de continuer dans son optique de la reconquérir.

Pendant les deux jours qui suivirent, ils visitèrent aussi quelques châteaux cathares, dont celui de Puivert, qui avait été utilisé comme décor pour de nombreux films, comme *La Passion Béatrice* ou *La Neuvième Porte*, ce qui ne manquait pas d'attirer de nombreux touristes curieux, ayant la sensation de faire un pèlerinage sur la trace des acteurs célèbres. Leur périple les mena aussi au château de Quéribus, dont la beauté faisait presque oublier la fatigue de l'ascension jusqu'à ce repaire, perché, tendu vers le ciel comme un messager. Le soir, les pieds endoloris, Nathalie tomba épuisée sur le lit, et s'endormit immédiatement, laissant Rodolphe se demander si elle lui en voulait de sa fatigue ou si, comme il le pensait, cela en valait la peine.

Pour leur dernière nuit dans l'Aude, il avait choisi un gîte atypique situé dans un tout petit village, perdu en pleine montagne. Le cadre était vraiment

dépaysant, la nature verdoyante, rassurante, et les seuls sons qui leur parvenaient étaient les chants de oiseaux, le bruit des animaux dans les pâturages et le doux clapotis de la rivière qui coulait en contrebas. Lorsque Nathalie découvrit la roulotte en bois qui devait leur servir de chambre, elle ouvrit des yeux tout ronds, mais il ne sut si elle approuvait ou non. Ils dormirent paisiblement, comme dans un cocon au cœur de cette nature bienveillante et prirent le petit déjeuner le lendemain matin, sur la terrasse, sous un petit auvent aménagé pour les touristes, leur permettant de profiter de la vue pastorale et de la douceur matinale tout en dégustant du pain, de la confiture et du jus de pomme maison, évidemment délicieux. Toutes les saveurs, les couleurs et les odeurs semblaient magnifiées, plus réelles, presque palpables.

Pour la suite de leur virée dans l'Hérault, Rodolphe avait trouvé un moyen original de se rendre à destination : le co-voiturage, qu'aucun n'avait testé auparavant, étant d'une autre génération. Ce fut donc un jeune homme d'une trentaine d'années, Gaétan, qui vint les récupérer pour les emmener là où il travaillait, à Pézenas. Il leur parla un peu de lui, de sa famille Audoise, et de son travail. Il était comédien et jouait dans une petite troupe qui se produisait dans la ville, célèbre pour avoir eu l'honneur d'accueillir Molière en personne ! Il leur parla des nocturnes, ces soirées où toutes les boutiques restent ouvertes tard afin que les visiteurs puissent en profiter et assister aux pièces qui se jouaient en plein air. Ils écoutaient, fascinés, ce jeune homme passionné et le trajet leur sembla presque trop court. Arrivés sur place, ils se promenèrent donc dans la ville, firent le tour des boutiques, goûtèrent les fameux petits pâtés de Pézenas, visitèrent le musée Vulliod, un ancien hôtel particulier aménagé par la Comtesse de Saint Germain où avait séjourné Molière et patiemment attendirent le soir pour aller assister à une représentation du *Malade Imaginaire*, qui fut extraordinaire.

Le jour suivant, ils se rendirent à Sète, magnifique village de pêcheurs, et passèrent un moment à la criée, une institution depuis 1967, et furent stupéfaits de voir les acheteurs se presser autour des marins pour profiter de poissons qui venaient tout juste d'être pêchés. Ensuite, ils montèrent en haut de la colline, pour profiter d'une superbe vue sur l'étang de Thau et les alentours, et enfin assistèrent

à un spectacle peu ordinaire. Sur le canal, deux barques se faisaient face, des rameurs en assuraient le maniement et sur la proue, une sorte d'éperon en bois s'avancant gaillardement vers l'avant, surmonté d'une petite plateforme où se tenait debout un homme, bien campé sur ses pieds, un bouclier à la main et ce qui ressemblait à une lance dans l'autre. Rodolphe, qui s'était renseigné, lui apprit qu'il s'agissait des joutes. Au son de la musique, les bateaux se croisaient, les lances tentant de déstabiliser le jouteur de la barque adverse. Evidemment, celui qui parvenait à faire chuter son adversaire était déclaré vainqueur. Il y eut de nombreux passages, des nombreuses chutes, les équipiers se succédant les uns après les autres, le temps s'étirant paresseusement sous le soleil estival. Il aperçut à un moment Nathalie qui jetait un œil sur sa montre. Peut-être était-elle fatiguée ou ennuyée par ce qui se passait sous ses yeux. Il lui proposa de rentrer.

Le jour d'après, ils firent le tour des caves et domaines du coin, s'initiant à l'art de la dégustation du vin. Les viticulteurs, passionnés, leur racontaient les vendanges, la maturation du vin, tout le lent et délicat processus pour arriver à un résultat qui soit appréciable, détaillant les arômes, les parfums, les nuances, les faisant voyager et découvrir les mystères de l'œnologie. Rodolphe avait loué les services d'un chauffeur pour la journée, et ils purent donc profiter du paysage, et du vin sans souci. Le soir, force était de reconnaître qu'ils s'endormirent sans mal.

Il avait découvert par hasard que Charles Trenet avait vécu et séjourné à Narbonne et sachant que sa femme appréciait ses chansons guillerettes, fraîches et pleines d'énergie, il n'hésita pas une seconde et leur réserva une visite guidée de sa maison natale, transformée en musée. La ville était marquée par la présence du chanteur comme en témoignait une gigantesque fresque face aux Trois Ponts, un portrait à son image, rieur et enjoué, un bel hommage au « fou chantant ». Dans sa maison natale, le berceau de son enfance, grâce à une scénographie originale et des documents d'archives, ils en apprirent davantage sur lui, sur ses sources d'inspiration, au travers de ses souvenirs d'enfance, et c'est la tête encore emplie de musique que Rodolphe sombra dans le sommeil, espérant que son initiative avait fait mouche.

Ils se promenèrent dans des petits villages typiques, passèrent également du temps à découvrir les produits du terroir lors de marchés hauts en couleurs et en saveurs. Les gens s'affairaient, s'interpelaient, riaient. Il régnait une ambiance bon enfant qui aidait à se sentir à l'aise, joyeux, bien, tout simplement.

Chaque jour il lui avait proposé une nouvelle activité, ne manquant ni d'originalité, ni de bonne volonté. La semaine fila et ils se retrouvèrent au restaurant, tous les deux, sachant que le bilan de cette expérience aurait des répercussions sur leurs existences, conjointes ou séparées. Rodolphe était impatient de connaître sa décision, mais auparavant, lui demanda de fermer les yeux. La boucle était bouclée, ils se retrouvaient au point de départ. Elle se demandait ce qu'il lui réservait encore.

En ouvrant les yeux, elle découvrit un joli album bleu, dont la couverture était décorée de cette simple phrase empruntée à Charles Trenet « *Y'a d'la joie...* » puis, juste au-dessous une belle photo d'eux et enfin « Occitanie – Été 2018 ». Elle le feuilleta et retrouva au travers de photos prises à la dérobée les moments de cette semaine intense : elle endormie dans le train du départ, la mine un peu boudeuse, puis la vue majestueuse de la cité de Carcassonne comme elle leur était apparue la première fois, les joueurs aussi, la maison de Trenet vue de l'extérieur, un selfie de Rodolphe goûtant un verre de vin lors de leur virée dans les caves et domaines, une photo d'elle déambulant dans un marché de producteurs locaux, alors qu'elle regardait avec envie les étals de fromages de chèvre, de miel, de charcuteries artisanales, de fruits et légumes colorés, les marchands souriants et chaleureux haranguant les passants ... Elle ne l'avait pas vu prendre les photos, encore moins aller récupérer cet album. Peut-être au final que c'était elle qui ne faisait plus attention à lui. Il avait tellement fait pour lui prouver qu'il tenait vraiment à elle. Alors que cette pensée s'insinuait dans son esprit aux détours tortueux, elle aperçut alors une boîte longue, semblable à un écrin de collier, ou de bracelet, qui avait été cachée sous l'album. Curieuse et un peu impatiente aussi, elle l'ouvrit. Quelle stupeur ! Non, ce n'était ni un collier, ni un bracelet, ni un bijou, mais une clé... Elle leva vers son mari un regard interrogateur :

« Ma chérie, j'ai compris que ce qui te manquait, qui nous manquait, c'est un peu de changement, un peu de vitalité, de gaieté, de soleil aussi dans notre vie. Cette région est magnifique, riche de par son histoire, son terroir, ses festivals, et ses habitants aussi et il y fait bon vivre. Alors voilà, j'ai vu sur Internet une petite annonce pour une coquette villa sur la colline de Sète, le vendeur m'a remis la clef et nous avons rendez-vous demain matin pour la visiter. Si elle te plait, je te propose que nous nous installions ici, et que nous bâtissions une nouvelle vie, tous les deux. Je t'aime et je veux que tu sois heureuse. Alors à présent, tu dois me dire ce que tu as décidé. »

Il attendait, retenant son souffle, le regard rivé à ses yeux, ses lèvres, ses mains. Il n'arrivait pas à lire son cœur, à savoir si elle avait été touchée, ou non, si elle avait apprécié cette semaine ensemble, il ne parvenait pas à décrypter ses émotions, le masque impénétrable de son visage. Elle ne souriait pas. Il eut subitement peur. Il se souvint de ces moments où elle avait râlé, avait semblé s'ennuyer, avait eu mal aux pieds, le ventre lourd d'avoir trop mangé, ou était tout simplement restée muette. Tout était fichu. Ses yeux se creusèrent, les coins de sa bouche tombèrent, ses épaules s'affaissèrent, son monde allait s'écrouler dès qu'elle prononcerait la sentence implacable qu'il avait tant voulu repousser, ces mots auxquels il n'avait pas pu croire.

Alors, elle le regarda, posa doucement sa petite main fragile sur la sienne et les yeux dans les yeux, son cœur parlant directement, lui répondit enfin :

« Oui, tu as raison, nous avons juste besoin de changer d'air. Moi aussi je t'aime ! »

Le miracle avait eu lieu, la magie avait opéré.

Ils s'installèrent dans cette maison qui les séduisit à peine le pas de porte franchi, n'eurent plus d'enfants mais vécurent encore de très longues années, ensemble, très heureux !

FIN

17804 signes